

14. Les Bourbakis dans la commune de l'Abbaye

On parle des Bourbakis en municipalité :

Réfugiés de l'armée française. L'assemblée s'occupe ensuite à dresser un tableau des militaires français qui ont séjourné dans la commune les 1^{er} février 1871 et jours suivants, lors de la retraite en Suisse de l'armée de l'Est française forte de 80 000 hommes. Ce tableau est arrêté comme suit : 3034 hommes et 135 chevaux ont été logés et nourris du 1^{er} au 4 février. Les hommes ont été logés en partie chez les habitants et le restant dans les temples et salles d'écoles, et tous ont reçus les vivres gratuitement des habitants¹.

On découvre dans les comptes de la même commune pour cette année 1871 :

A Abram Reymond pour avoir nettoyé le Temple à l'Abbaye après le passage des troupes françaises, 43.-

A Samuel Rochat-Knoeble & autres, pour même fait au Pont, 24.-

A Louis Alphonse Golaz pour même fait aux Bioux, 21.-

Voilà à peu près tout ce qui reste officiellement du passage des troupes françaises dans la commune de l'Abbaye.

Alidor Berney, seul chroniqueur connu de cette commune pour le passage des réfugiés de 1871, en dira plus. Son témoignage figurait dans une liasse de vieux papiers retrouvés autrefois par l'historien Eric Berney. Ce texte fut publié par la FAVJ du 2 février 1989. Il évoque de manière parfaite la situation de ces réfugiés arrivés aux Bioux après avoir transité par le Risoud et le territoire du Chenit.

Notons encore que ce texte inspira M. Michel Freymond de la Coudre pour la réalisation de sa brochure patois-français que nous retrouverons sur le prochain panneau.

...

Cette accumulation d'hommes dans notre petit hameau rendit très difficile le logement et la distribution de vivres. Cependant chacun ayant rivalisé de zèle, on put en venir à bout. Chacun cuisait de la soupe et tout ce qu'il était possible de trouver. Le pain fût complètement épuisé dans la journée et dans la soirée il n'en restait plus ; on en avait donné à tous ceux qui n'avaient fait que passer, ne s'attendant nullement à en avoir une pareille quantité à héberger. Nous en avons pour notre part une cinquantaine appartenant au 3^e Bataillon 32^e Régiment de marche, pauvres soldats mourant de faim, aux souliers tout percés,

¹ ACA, procès-verbaux de la Municipalité, A11, du 12 février 1871.

pas de bas, des guêtres de triège blanc usées, depuis six mois qu'ils tenaient la campagne par des froids très rigoureux, ayant brassé la neige, couché en plein air sans autre abri qu'une tente pour deux hommes, plutôt destinée à préserver du soleil qu'à garantir du froid, et des couvertures de laine pour ceux qui avaient pu les conserver. Le reste de leur habillement n'était pas en meilleur état. Leurs pantalons rouges, troués, rapiécés, étaient usés jusqu'aux genoux, leur capote qui était leur unique vêtement était toute effilochée par le bas ; sur le tout, leur casquette traditionnelle dont la visière, quand elle restait, regardait le soleil et semblait encore défier le temps. Ils n'avaient rien de bon qu'une immense quantité de munitions de guerre. Oh ! alors, pour cela, ils étaient fournis au mieux, mais cela ne se mange guère, et l'on peut avoir faim avec deux gibernes bien garnies de cartouches chassepot.

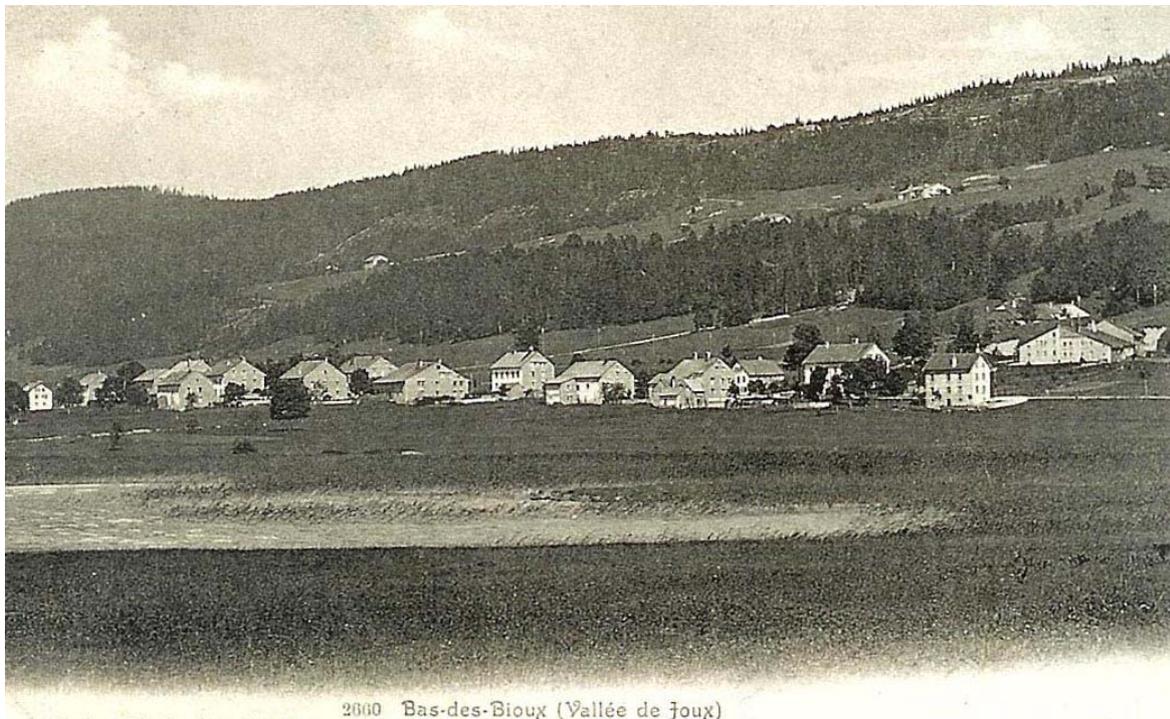
...

Toute la nuit, des patrouilles et des rondes parcoururent les maisons des Bioux, visitant soigneusement les écuries et les granges afin qu'il n'arrivât pas de malheur par le moyen du feu. Le matin suivant à l'aube, les sous-officiers français, sur l'ordre des hommes de garde, firent sonner le réveil par les clairons, sonnerie suivie comme d'habitude de la marche du régiment. Depuis longtemps ces pauvres soldats n'avaient entendu cette sonnerie qu'elle ne soit immédiatement suivie, quand elle n'en était pas précédée, de coups de fusil et de canon qui venaient semer la mort et les blessures dans leurs rangs. En effet, le 32^e Régiment avait toujours été à l'avant-garde depuis son départ de Besançon pour marcher sur Belfort, et plusieurs fois ils durent passer sur le corps des Prussiens pour rejoindre le gros de l'armée, ensuite d'ordres mal donnés ou mal exécutés, provoquant des marches inutiles qui étaient inévitablement suivies de contremarches avec les Prussiens en flanc ou dans le dos, ou encore assez souvent leur coupant la retraite. Cette fois, au moins, ils pouvaient voir arriver le jour sans crainte ; ils étaient bien en Suisse et leurs ennemis ne les y suivraient pas. De plus chacun leur faisait du café ou de la bonne soupe et ceux qui en avaient encore leur donnaient le reste de leur pain. C'était un effet singulier que de voir de chaque maison, le jour précédent si tranquille, sortir un nombre plus ou moins grand de ces soldats aux pantalons rouges tranchant si vivement sur la neige. Là un cavalier va panser sa monture qui, cette fois au moins, a eu autre chose à manger que des pousses de sapin, là un autre va se débarbouiller la figure dont il a grand besoin, un autre se peigne les moustaches et les tortille comme s'il allait se rendre à l'inspection, un autre jette au loin ses éperons qui, hélas, ne pourraient que le gêner dans sa marche, sa monture étant restée en route.

Eric Berney pouvait encore écrire à la suite de ce texte :

Les trois communes furent indemnisées. La part attribuée au hameau des Bioux fut utilisées pour l'achat des terrains nécessaires à la création du cimetière

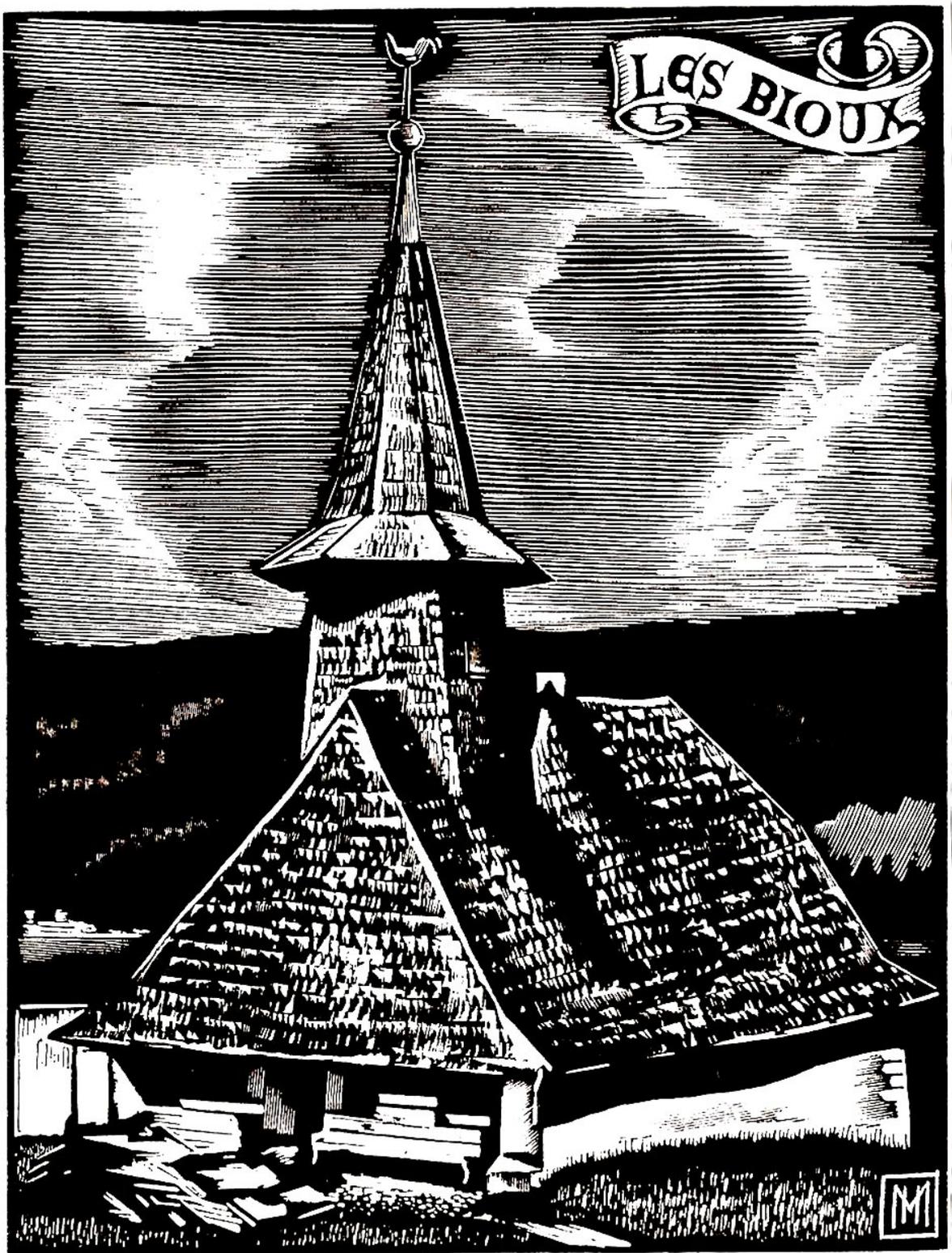
et à son aménagement. Jusqu'alors les inhumations se faisaient au cimetière de l'Abbaye.



Les Bourbakis ne virent pas tout à fait le Bas-des-Bioux de cette manière, puisque ce quartier devait brûler un an et demi après le passage des réfugiés, le 18 août 1872.



L'église de l'Abbaye accueille sa fournée de Bourbakis. La Tour n'avait jamais connu pareil spectacle !



Le temple des Bioux, si petit soit-il, eut aussi sa ration de réfugiés si ce n'est de pauvres diables.



Idem pour l'église du Pont qui demeurait encore à l'époque au cœur du village. A droite, l'école. Elle put aussi accueillir sans doute des militaires dans ses classes.